Le texte recréé (n')est (pas) une devinette
Laurent Carceles et Pascal Diard

Si nous cherchons, dans le *Trésor de la Langue Française* par exemple, une définition du mot « devinette », l'on y lit : « question formulée à quelqu'un dans le cadre d'un jeu d'esprit, pour qu'il devine la solution qu'elle requiert. »[1].
Apparemment, cette définition correspond tout à fait à la démarche du texte recréé. Pour mémoire, le texte recréé consiste à lire deux fois, devant un groupe, un texte trop long pour être mémorisé et à faire le pari avec le groupe qu'ils pourront le dicter à l'animateur *mot pour mot*. Ceci sans aucune prise de notes, ni support, mais par une suite d'essais, d'échecs, de rectifications, de réussites[2].
Ce sont donc bien *ces mots-là* et pas d'autres, et *ce style-ci* que l'on doit retrouver. Et pourtant... Ce n'est qu'après avoir proposé un texte recréé le 11 avril 2015 que j'ai mieux compris à quel point cette démarche n'est qu'*en apparence* une reproduction du texte écrit par l'auteur. Pour expliquer ma découverte, il me faut tout d'abord décrire la situation.

Ma pratique du texte recréé

J'ai découvert cette démarche il y a dix ans. Je la pratique depuis régulièrement en classe, dans mes cours de français, avec des élèves de collège, de la sixième à la troisième. Par ce biais, les élèves parviennent à se glisser aussi bien dans les trames des écrits de Homère, Molière, La Fontaine, du Bellay, Prévert, Char que dans celles d'auteurs contemporains comme Assia Djebbar ou Jean-Luc Lagarce. Cependant, je suis toujours étonné, quand nous parvenons à aller jusqu'au bout du texte (les cours de cinquante minutes au collège empêchent parfois de réussir le pari dans son entier), des effets de cette démarche sur le rapport des élèves au texte et sur le groupe.
C'est sans doute ce qui nous a convaincu, Pascal Diard et moi-même, de proposer, lors des 8èmes rencontres nationales du GFEN, de nous demander : « Comment écrivent les auteurs-réputés-difficiles ? Ont-ils quelque chose de surhumain ? ».
Volontairement, je n'avais pas nommé l'auteur choisi. Comme d'habitude, principe d'homologie oblige, il ne s'agissait pas de nous poser seulement *en théorie* la question, mais bien de mettre tout d'abord *en pratique*, en nous mettant au défi nous aussi, cette interrogation. Se le demander ensemble. Quoi de mieux, dans cette optique, que de recréer... une page de Proust ?

Pourquoi Marcel Proust ?

Mon expérience d'enseignant m'a montré que bon nombre d'auteurs importants de la littérature sont rejetés *a priori* par les élèves car ils bloquent dès les premiers mots. Ce qui confirme, progressivement, le panthéon des auteurs-réputés-difficiles dont fait partie Proust. On l'imagine souvent comme cet écrivain mondain d'une aristocratie finissante, aux phrases si interminables qu'on ne sait même plus de quoi il

1 http://www.cnrtl.fr/lexicographie/devinette, site Web du Centre National de Ressources Textuelles (CNTRL), consulté le 23 août 2015.
2 Pour des descriptions de la démarche en détail cf. Jeanne Dion et Marie Serpereau, *Faire réussir les élèves en français de l'école au collège*, Delagrave (2009), ps 178-198 ; l'article de Nicolas LECHOPIER et Mathieu TRICLOT, « La recréation de texte, une démarche pour la philosophie », extrait de *Dialogue N° 114*, « Spécial pratiques » (2004) ; l'ouvrage du Secteur Langues du GFEN, *Réussir en langues*, Chronique Sociale (1999), ps 77-81.

parle si on parvient au bout de l'une d'entre elles. Il semble donc y avoir une distance infranchissable entre la représentation sociale de l'œuvre et ceux à qui je veux la faire découvrir. Contradiction : cette apparence de difficulté, qui bloque l'entrée même dans l'univers de l'auteur, est confirmée par les élèves. Comment en sortir ? Pourtant, cet univers, ce ne sont que des mots, qui mettent en place tout un ensemble d'idées, de significations, d'interrogations.
Mes contradictions vont même plus loin. Le 11 avril, c'est un extrait du *Temps retrouvé*[3], dernier volet d'*À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust, que je proposais de recréer. Or, ce texte est lié à une histoire personnelle dont l'élément le plus important, pour ce qui nous occupe, est que, les trois fois où j'ai lancé la recréation de ce texte, je n'avais pas lu *La Recherche*. Comme nos élèves, je restais sur le seuil de cet auteur-réputé-difficile, dont je connaissais quelques passages célèbres mais ne me risquais pas à le lire. Comme eux, je vivais cette résistance à m'autoriser une lecture personnelle d'un tel monument. Alors que le passage que nous avons recréé contient cette phrase mémorable et formidable : *« on a frappé à toutes les portes qui ne donnent sur rien, et la seule par où on peut entrer et qu'on aurait cherchée en vain pendant cent ans, on y heurte sans le savoir et elle s'ouvre. »*.
Après le 11 avril, après la profonde réflexion des participants autour des tenants et des aboutissants de cette démarche, je me suis mis enfin à lire Proust. Sans doute, en partie, grâce au texte recréé, à tout ce que j'ai pu entendre des sens possibles révélés par ceux qui ont relevé le défi avec moi.

Notre connaissance du texte en jeu

Le 11 avril, l'un des participants au texte recréé m'a dit qu'il fallait sans doute vraiment bien connaître l'auteur pour faire recréer un texte. C'est encore une contradiction (un paradoxe ?), mais ce n'est qu'à moitié vrai. On peut se lancer avec un texte qui nous touche beaucoup sans qu'on l'ait, au préalable, analysé. Sans vanter une quelconque ignorance fière d'elle-même, l'une des découvertes que l'on fait lorsqu'on recrée un texte, c'est qu'on a beau le connaître bien –ou pas : cette connaissance du texte est mise en jeu et sera sans cesse enrichie des lectures nouvelles qui en seront faites. Le texte recrée, tout oral que soit la démarche, est un grand moment de lecture en groupe. L'animateur tient le livre dans les mains pour que les participants voient et constatent que ce n'est pas l'animateur qui est juge de paix, mais bien le texte lui-même. Ce n'est pas un exercice de mémoire, pas plus pour l'animateur que pour ceux qui se sont lancés dans le pari, mais bien de recréation.
Ainsi, je connais par cœur les dix premiers vers de *L'Odyssée* de Homère traduites par Philippe Jaccottet. Je les recrée en début d'année avec les sixième à chaque fois que j'en ai une. Mais le texte est chaque fois rééclairé par eux, pour moi aussi. Une recherche longue sur un mot, qui pouvait paraître sans histoires les années passés, révèle une nouvelle piste interprétative, partant une nouvelle lecture du texte. En classe, comme partout, les élèves sont souvent abreuvés de nos lectures, de nos *interprétations* des textes, sans qu'on puisse rien leur en demander d'autre que les questions réglementaires, ou celles qui mènent à nos connaissances prédéterminées. Le texte recréé déjoue les apparences lisses de l'explication de texte.

Le texte réécrit au tableau n'est plus celui du livre

Alors, quelle est cette découverte qui a surgi suite au texte recréé du 11 avril ? Cela a bien un rapport avec les apparences.

3 On pourra lire l'extrait concerné à la page Web suivante : http://alarecherchedutempsperdu.org/marcelproust/458. De « Mais c'est quelquefois au moment où tout nous semble perdu […] » à « comme par enchantement. ».

Trop souvent, lorsque je faisais vivre un texte recréé, notamment à des collègues de disciplines différentes, une fois le pari réussi, ils demandaient : « D'accord, c'est bien. Mais : et alors ? ». J'évoquais, légitimement, l'entrée dans le texte qui avait été rendue possible, la manifestation que nous retenons les mots par le sens, la valorisation de l'erreur puisque c'est sur elle que prend appui celui qui trouve le mot juste... Mais c'était encore trop court. L'impression de devinette persistait. C'est vrai que, souvent, j'en restais à l'image que le texte nous laisse : il avait été réécrit par mes soins au tableau, tel qu'il se trouve dans l'ouvrage dont il est extrait.
Or, c'est le tableau de René Magritte, *La trahison des images* qui a été la clef. J'ai pensé à lui quand on m'a demandé de rédiger un compte-rendu. En effet, quand on lit sur la toile du peintre : « Ceci n'est pas une pipe », il nous faut faire un effort de pensée. Distinguer l'image de la pipe ; la peinture à l'huile posée sur la toile ; l'objet représenté. Il en est de même pour le texte recréé, là, terminé, au tableau. Certes, *en apparence*, c'est *la même chose* que dans le livre. Pourtant, ce texte n'est *plus la même chose*. *En apparence*, c'est la même *image*, les mêmes mots placés aux mêmes endroits, dans le bon sens. Mais, au tableau, ce n'est pas le Sens qui est écrit. Il n'y a plus seulement Proust, ce nom propre auquel on attribue la création de *La Recherche*. Au tableau, c'est le texte littéraire vécu et réécrit par le groupe. C'est *notre* passage, *notre lecture* de Proust. Ces mots, nous les avons retrouvés, un par un, et, avec eux, nous avons dessiné un des (sens) possibles du texte. C'est pourquoi le texte recréé est un formidable cours de littérature en mouvement, en action.

Le texte recréé n'est donc pas une devinette ?

Trancher, c'est éluder la dimension paradoxale de la littérature. Oui, les textes littéraires ne sont pas faciles, puisqu'ils ne nous livrent pas le sens déjà préconstruit, prédigéré. Mais ils sont pourtant écrits avec des mots et par des humains comme nous.
Alors, certes, d'une part, le texte recréé adopte l'aspect de la devinette : outil ludique, il cache, dans les mains de l'animateur, la solution que les participants doivent retrouver.
Mais, d'autre part, le vrai jeu de cette démarche, c'est de nous entraîner dans la démarche de lecteur, et donc de scripteur, d'un texte déjà écrit.
Il est vrai également que, d'une part, la forme visée est close. C'est « au mot près » qu'il s'agit de retrouver ce monument de la culture française, voire internationale.
Mais, d'autre part, ce n'est pas cette forme, que nous recréons, c'est *sa lecture*. Il ne faut pas se laisser leurrer par l'apparence formelle qui reste au tableau après notre travail. C'est le résultat d'une lecture, du vécu de la démarche et du partage de *ce* texte, *ces* mots. Nous le réécrivons par le biais de ce que l'on en a compris. Par un travail, long et opiniâtre, d'un groupe qui accepte de relever le défi, du savoir est construit, celui d'un sens possible, d'une lecture possible, et donc d'une façon de comprendre possible le pourquoi de cette écriture. Et réussir, en plus du pari, à donner une réponse à cette question que Henri Bassis écrivait : « Mais comment *inventer pour de bon* ce qui existe déjà quelque part ? »[4].

Pour conclure, je dirais que le texte recréé n'est pas une devinette parce qu'il n'y a pas de « solution qu'[il] requiert ». Tous nos chers textes littéraires disparaîtront corps et biens s'ils ne continuent pas à emporter l'humanité dans des tourbillons de significations non prédéterminées –et donc angoissantes, et créatives, et créatrices ; C'est ce tourbillon qui s'appelle aujourd'hui « littérature »[5].

4 Henri Bassis, *op.cit.* Page 104. En italiques, c'est moi qui souligne.
5 Cf. le très nourrissant essai de Jacques Rancière, *La parole muette*, collection Pluriel, Fayard (2011).

Machines signifiantes, pleines de vides que sont les textes[6], la démarche du texte recréé nous y plonge pour être emportés dans le défi d'interprétation des textes, seul moyen d'être *vraiment lecteur* d'un texte. C'est ce contre quoi se cabrent nos élèves... et moi-même lorsque je me dis : cet auteur n'est *pas pour moi*.

Le texte recréé est peut-être une devinette... mais la réponse qu'il « requiert » est inconnue de tous. C'est une devinette au sein de laquelle chacun peut faire l'expérience concrète d'un principe fondateur du GFEN : le principe d'égalité.

Du côté de l'observateur, pendant ce temps-là...

Ce que j'ajouterais à ce compte-rendu du texte recréé ce jour-là, c'est que la dimension anthropologique de la recréation d'un texte se construit dès la première lecture. Au moment où l'animateur demande aux auditrices et auditeurs d'exprimer ce qu'elles et ils ont entendu, imaginé, ressenti, cru y comprendre. Cette entrée dans le texte par le sens, par la signification éventuelle de son contenu, facilite une pluralité de lectures, un processus d'interprétations du texte en question. C'est alors que s'exerce vraiment la liberté du lecteur.

Mais cette liberté de lecture se heurte, dans la foulée de la deuxième étape du pari (reconstruire le texte mot à mot), à un paradoxe que nous pouvons assimiler à une contrainte émancipatrice : « on peut faire tout dire à un texte, mais pas n'importe quoi, puisque l'auteur a choisi ce mot plutôt qu'un autre ! » ». À cet instant, le remue-méninges collectif, fait de tâtonnements, d'hypothèses, de certitudes plus ou moins fragiles, tendu vers ce objectif –fou en apparence– renforce la dimension anthropologique. En effet, l'échec individuel devient en quelque sorte impossible ! En outre, ce qu'Henri Lefebvre appelait « le style » d'un auteur –c'est-à-dire le rapport dialectique entre la forme et le contenu d'un écrit– prend ici toute sa pertinence théorique par la conscience pratique qu'en perçoit (sans en avoir vraiment conscience) le lecteur.

Autre apport important de cette démarche d'entrée dans la lecture/compréhension d'un texte qu'il faut rappeler : elle fait apparaître la dimension désuète, décalée –et en fait inappropriée– du mot « récitation », c'est-à-dire la reproduction –illusoire– du même. En recréant un texte, il y a réelle transformation du sens donné plus ou moins intentionnellement par l'auteur à son texte, en une polysémie de lectures qui, ainsi, lui assure un à-venir possible.

Enfin, côté animation, faire vivre cette pratique nous en apprend toujours un peu plus sur ce texte que nous avons eu envie de partager. Et ce sont les hésitations, les justifications, les argumentations des personnes impliquées dans la recréation qui nous éclairent sur tel ou tel passage du texte. Quelle jubilation de se dire alors, en détectives littéraires que nous devenons : « Bon sang mais c'est bien sûr ! » Mais cela va même encore plus loin. Car, anthropologiquement, se débarrasser de la posture du « donneur de leçon », sûr du pouvoir de ses connaissances, pour assumer celle du « passeur », attentif à toute découverte, change fondamentalement le rapport à savoir, le transformant et le faisant évoluer d'un mode « hiérarchique » construit sur la domination à celui du partage construit, comme l'écrit plus haut si bien mon co-aventurier, sur « le principe d'égalité ».

Paru dans *Dialogue* n° 158 - L'écriture, éducation prioritaire (Octobre 2015)
Actes des 8èmes Rencontres nationales du GFEN, Saint-Denis, 11 avril 2015.

6 Cf. la « Préface » de Roland Barthes à son *Sur Racine*, Points Seuil (1965). Et la critique de Barthes par Raymond Picard dans *Nouvelle critique ou nouvelle imposture*, Pauvert (1965).